

## La belle et le scarabée

Je filai à travers les tunnels avec une rapidité qui me surprit moi-même. J'étais conduit par ma haine pour Krag. Krag le traître, Krag l'assassin. Pas question de le laisser s'échapper.

Krag devait savoir qu'il était suivi : il décida de faire face et combattre. En tournant à un coude, je le découvris dans une petite salle où il attendait avec six de ses gardes d'élite. Le félon se tenait au premier rang.

« A nous, Muldoon ! railla-t-il. Je souhaite ce moment depuis notre première rencontre. Le Plan est peut-être fichu, mais au moins aurai-je le plaisir de vous mettre en pièces, morceau par morceau. »

Il s'avança, suivi de ses hommes. Je n'avais aucune chance de m'en sortir : en un clin d'œil, ils pouvaient me submerger, toutes mandibules dehors, et c'en serait fini de Bug Muldoon, détective privé. Mais je ne me laisserais pas faire.

Puis j'eus une idée. Pas terrible, mais je n'avais rien d'autre sous la main. Je m'adressai non pas à Krag, mais aux fourmis derrière lui.

« Attendez ! m'écriai-je. Ecoutez-moi ! Est-ce vraiment là ce que veulent toutes les fourmis ? Depuis le début, Krag agit pour son propre compte, sa propre gloire. En remplaçant la Reine, il ne voulait pas renforcer la fourmilière mais son propre pouvoir !

- N'écoutez pas les mensonges d'un vulgaire scarabée ! cracha Krag. Attaquez ! Tuez-le ! Mettez-le en pièces ! »

Mais les fourmis s'étaient arrêtées. Elles se regardèrent en tapant des pattes.

« Idiots ! cria Krag. Vous ne voyez pas qu'il est mon ennemi ? Il doit être détruit ! »

Je profitai de mon avantage :

« Vous m'entendez ? Il a dit "mon ennemi" et non "notre ennemi". Krag est le pire des individualistes, et lui n'a pas été exposé à un désherbant quelconque. Il parle de la gloire du Nid, mais ne pense qu'à la sienne. Il est ivre de puissance ! »

Les fourmis restaient immobiles. La tension qui courait dans l'air était si dense qu'on aurait pu marcher dessus. Puis, un par un, les soldats se tournèrent lentement vers Krag. Leur attitude était éloquente : ils refusaient de combattre.

Krag était fou de rage, mais savait qu'il ne pouvait espérer me vaincre à lui tout seul. Tout était perdu, et il l'avait compris.

« Vous allez me payer ça, Muldoon, sale scarabée ! rugit-il.

- Voilà de bien grands mots pour une si petite fourmi », répondis-je en souriant.

Il me regarda droit dans les yeux.

« Je reviendrai, dit-il. Le Jardin n'a pas fini d'entendre parler de moi ! »

Puis il plongea vers un petit tunnel qui s'ouvrait sur sa gauche. J'essayai de le suivre, mais le passage était trop étroit pour moi. Je ne vis que ses pattes arrière alors qu'il s'enfuyait dans les ténèbres vers ce que le destin lui réservait. J'espérais que ce ne serait pas une partie de plaisir.

Je fis demi-tour pour prendre le chemin des appartements royaux. Une voix m'arrêta :

« Monsieur Muldoon ? »

C'était un des gardes de Krag.

« Appelez-moi Bug, répondis-je.

- Vous aviez raison, Bug, dit la fourmi. Parfois, une fourmi ne doit pas se contenter d'obéir aux ordres. Parfois, il lui faut penser par elle-même et prendre une décision. (Il regarda ses compagnons.) Comme nous venons de le faire.

- Je vous connais ? » demandai-je intrigué.

Pour moi, les fourmis se ressemblent toutes, mais ce gars-là avait quelque chose de familier. Soudain, je sus qui il était.

« Je m'appelle Frank », ajouta-t-il en souriant.

C'était la fourmi qui m'avait accompagné au fond du Nid au début de cette histoire.

« Puis-je faire quoi que ce soit d'utile ? » interrogea-t-il.

J'acquiesçai.

« Montrez-moi le chemin le plus court vers la surface. J'ai quelques petites affaires à régler en haut. »



Ce fut un grand soulagement de remonter à l'air libre et de sentir le soleil sur mon visage. Mais je ne m'attendais pas à un tel spectacle.

La bataille avait fait rage à l'intérieur de la fourmilière, mais un combat tout aussi farouche s'était déroulé dehors. L'herbe était jonchée de cadavres et de blessés, les guêpes d'un côté et, de l'autre, un assortiment de tous les insectes qui pouvaient vivre dans le Jardin.

L'affrontement avait été rude, mais les guêpes avaient été vaincues. Elles avaient dû retourner dans leur Nid, sous l'arbre situé de l'autre côté de la clôture. Maintenant, tous les autres insectes s'occupaient des blessés. Certains cherchaient leurs camarades tombés au combat. L'humeur générale n'était pas à l'exaltation de la victoire. Une sorte de lassitude imprégnait l'atmosphère. Cela n'avait rien pour me surprendre. La guerre pouvait avoir ce genre d'effet.

Je me frayai un chemin parmi un groupe de mouches bleues qui, déjà, cherchaient à s'impressionner par leurs récits de bataille. Une voix familière m'appela. Je me tournai et vis Larry, le frère aîné d'Eddie le perce-oreille. Je le saluai. Je l'avais pris pour un type pondéré mais j'étais heureux de constater que, lorsqu'il avait fallu choisir, il n'avait pas hésité. Quand tout ceci serait terminé, je lui dirais qu'il pouvait être fier de son frère Eddie. Mais pour l'instant, j'avais autre chose à faire.

Je la vis de loin, et la vague de soulagement qui me submergea me surprit moi-même. C'était Velma. Elle parlait à une libellule qui s'était brisé une aile au combat. Je me précipitai vers elle.

« Bug ! s'exclama-t-elle. C'est gentil d'être venu à la fête, mais vous avez raté l'attraction principale.

- Ne vous en faites pas ! Nous avons aussi eu droit à notre petite sauterie souterraine. Clarissa et Léopold vont bien. Et Jake ?

- Lui aussi, répondit Velma. Il a rameuté toutes les mouches du voisinage – dommage que vous n'ayez pas vu cela, Bug. Nous avons des perce-oreilles, des fourmis et des cafards combattant côte à côte, des mouches bleues et des abeilles volant en formation de combat. C'était magnifique ! Les guêpes se sont battues avec bravoure, mais elles n'avaient pas une chance de gagner la bataille.

- Cela va faire un sacré article », dis-je.

Velma et moi avons contemplé le Jardin. A l'autre bout de la pelouse, l'Homme de la Maison était affalé dans une chaise longue.

« Vous croyez qu'il peut se douter de ce qui se passe ? » demanda Velma.

Je secouai la tête.

« Les humains sont trop bêtes pour voir ce qui se produit autour d'eux. Il doit penser que c'est un bel après-midi, rien de plus.

- Eh bien, maintenant, c'est peut-être vrai, déclara Velma. Je veux dire : tout peut revenir à la normale, n'est-ce pas ? C'est fini. »

J'eus la tentation d'acquiescer. Le Jardin était si beau sous les rayons du soleil : le vert des pelouses, les taches de couleur des parterres de fleurs... On aurait pu croire que c'était un coin tranquille. Ou presque.

Mais je savais que ce n'était pas encore fini.

« Non, dis-je. Il reste une chose à faire, et il faut que je la fasse seul.

- Quoi ? demanda Velma, bien qu'à son expression il fût visible qu'elle avait déjà deviné.

- Je vais tuer l'araignée », annonçai-je.

## Le dernier combat

Alors que je traversais le champ de bataille dévasté, le soleil brillait toujours comme s'il ne s'était rien passé. Cela ne me semblait pas juste. L'Homme de la Maison était encore allongé sur sa chaise longue rayée. Un journal était étalé sur son genou, mais il ne le lisait pas. Il dormait. Sa tête oscillait de droite à gauche, et il émettait des ronflements gutturaux.

Je lui jetai un long regard venimeux en passant près de lui et pensait : « Tu n'as pas la moindre idée de ce qui se passe dans ce Jardin, n'est-ce pas ? Tu te vautrais au soleil pendant qu'une tentative d'assassinat et un coup d'Etat militaire se déroulaient presque sous tes yeux ! Quasiment une guerre ! S'il est vrai que les ignorants sont bienheureux, tu dois nager dans le bonheur. »

Je secouai la tête et continuai mon chemin vers le sud. Là où se trouvaient le tas de compost et le repaire de l'araignée.

Lorsque j'y arrivai, la bête à huit pattes était endormie. Son grand corps bedonnant était plongé dans l'ombre. Elle s'était affalée dans le coin le plus éloigné de son immense toile. Je me rappelai l'impression qu'on ressentait lorsqu'on était englué dans ce piège mortel. Ce n'était pas un souvenir agréable.

Je regardai cette grande bête poilue et me demandai combien d'autres insectes elle pourrait tuer – à moins que quelqu'un ne mette un terme à ce massacre. Et ce quelqu'un ne serait autre que moi.

Une vague de colère se submergea.

J'ai ma façon à moi de voir les choses. Ainsi, il faut bien que tout le monde se nourrisse. Beaucoup d'insectes et d'araignées dévorent d'autres créatures vivantes de préférence celles qui ne risquent pas d'en faire leur propre repas. Je ne dis pas que c'est bien ou mal, juste que c'est comme ça.

Mais cette araignée était différente. Elle aimait tuer. Bien sûr, elle avait été poussée à cela par les guêpes et les fourmis de Krag, mais je savais qu'elle aurait commis ces meurtres de toute façon, ne serait-ce que pour le plaisir. Le carnage était son passe-temps préféré. Et même si le grand complot des fourmis et des guêpes avait échoué, elle ne s'arrêterait pas en si bon chemin. Pas tant qu'elle ne contrôlerait pas tout le Jardin.

Il était temps d'agir.

Vous connaissez les scarabées Goliath ? Ils peuvent croître jusqu'à atteindre seize centimètres et ont la force que donne leur taille importante. Un aussi gros scarabée n'aurait aucun mal à se défaire d'une araignée.

Malheureusement, je ne suis pas un scarabée Goliath. L'araignée était plus grande que moi, plus rapide et plus dangereuse. (Et aussi plus poilue, mais je doute que cela ait de l'importance à ce stade.)

Mais il me restait un avantage : mon intelligence. Je comptais bien me montrer plus malin que cette vieille idiote d'araignée.

D'abord, il fallait que j'attire son attention. Je ramassai une brindille et tapai sur les autres fils de la toile. Tout l'édifice en frissonna, et dès que l'araignée perçut les vibrations, elle sortit de sa cachette.

Elle me dévisagea, et je crus distinguer une lueur d'étonnement dans ses yeux morts. Je présume qu'elle n'avait pas l'habitude de voir des insectes venir se présenter volontairement pour lui servir de dîner. Elle se dirigea vers moi.

J'arborai mon sourire le plus cordial, jetai la brindille, me retournai et courus comme un dératé. Je filai à travers les broussailles, fonçant entre les branchages et les mauvaises herbes. Je jetai un coup d'œil derrière moi, pas de doute, mais j'étais plus petit et pouvais donc me frayer un chemin là où mon assaillant ne pouvait passer.

Finalement, j'atteignis la bordure de la pelouse. C'est là que mon plan devenait risqué : en terrain découvert, l'araignée ne tarderait pas à me rattraper...

Je baissai la tête et filai sur l'herbe fraîchement coupée. Je n'osai même pas prendre le temps de regarder en arrière. C'était inutile : tout mon être me criait que l'araignée gagnait du terrain. Mais je résistai à l'envie de déployer mes ailes et de m'envoler. Je continuai de courir.

Je levai les yeux pour vérifier qu'il était encore là. Et il y était. L'Homme de la Maison, assis dans sa chaise longue au milieu de la pelouse. Il dormait toujours. Je fonçai droit sur lui. Il restait peu de distance à couvrir – ce qui était préférable, car je progressais moins vite.

J'étais si concerné sur ma destination que je ne vis que trop tard le trou dans la pelouse. Je tombai dedans et eus grand mal à éviter de me retourner.

« Il s'en est fallu de peu », me dis-je, lorsque l'araignée me domina de toute sa masse. Elle était encore plus rapide que je ne l'aurais cru. Elle émit un sifflement terrifiant, et des visions funèbres traversèrent mon esprit.

Je déployai mes ailes pour m'envoler hors de sa portée. C'était davantage un réflexe qu'un geste délibéré. Je pensai sans doute que, si je pouvais lui échapper, j'aurais bien d'autres occasions de la vaincre. Mais il était trop tard. L'araignée bondit et saisit une de mes ailes. Elle tira pour me ramener à portée de ses mandibules, mais ne réussit qu'à m'arracher une aile. Cela me fit moins mal que je ne l'aurais cru (cependant l'expérience était plutôt pénible).

Je saisis ma chance et filai comme le vent. Je ressentais une douleur sourde là où mon aile s'était détachée. Je l'ignorai et continuai de courir, l'araignée sur mes talons.

Je commençais à croire que je n'y arriverais jamais, quand je finis, enfin ! par atteindre ma destination – l'Homme de la Maison. Il ronflait toujours, allongé les jambes croisées – ce qui fait qu'un seul de ses pieds reposait sur le sol. Je bondis et atterris sur le bord de sa botte de jardinier. Je continuai d'avancer en faisant bien attention à ne pas me prendre une patte dans les lacets. Derrière moi, l'araignée grimpa elle aussi sur la botte.

Maintenant, j'étais tout en haut de la botte et, devant moi, il y avait le pantalon de l'Homme et, sous le tissu, dans l'ombre, sa peau blanche et poilue. Je n'avais aucune envie de me retrouver coincé là-dessous.

Je sautai et m'agrippai au rebord de la jambe de pantalon. Je fis un rétablissement et repris ma course le long de sa cuisse. Au niveau du genou, son autre jambe croisée me bloqua le chemin. Je sautai donc au sommet, je regardai derrière moi. Fini de courir : cette fois-ci, il était temps de combattre.

Après plusieurs interminables secondes, une patte velue fit son apparition au-dessus du rebord. L'araignée se hissa sur le genou, claquant férocement des mandibules, et se dirigea vers moi. Maintenant, elle avançait lentement, comme si elle savourait ce moment. J'étais paralysé par la peur.

Mais il me restait un plan ! Alors que l'araignée se préparait à attaquer, je me penchai et, de toutes mes forces, mordis la jambe de l'Homme. Voilà ce qui, dans mon esprit, devait arriver : ma morsure réveillerait l'Homme ; il regarderait sa jambe pour voir cette grosse araignée très moche ; et il s'en occuperait d'un coup de journal. Paf ! Entre-temps, je n'avais qu'à sauter pour me retrouver en sécurité.

Pas mal, comme plan, hein ? Il n'y avait qu'un petit problème : le tissu du pantalon était trop épais. Je ne pus atteindre sa chair, et donc pas question de le réveiller. Une phrase explosa dans ma tête : J'ETAIS CUIT.

L'araignée se rapprochait. Plus question de m'envoler ; pas sur une seule aile. Soudain, je sentis une brise légère caresser mes flancs.

Mais oui ! Si je ne pouvais m'envoler, je pouvais toujours planer ! Je fonçai vers l'araignée. Au dernier moment, je bondis en l'air en étendant ma seule et unique aile dans l'espoir que la brise m'emporterait. Et elle répondit à ma prière muette : je passai par-dessus la tête de l'araignée. Je ne pouvais voler droit sur une seule aile, mais je m'y attendais et j'accompagnai le mouvement. Je tombai en tourbillonnant, et ma spirale m'amena sur la botte de l'Homme.

Je n'avais pas de temps à perdre. L'araignée devait déjà dévaler la jambe. Je montai en haut de la botte, passai sur une chaussette tire-bouchonnée, et donnai un bon coup de mandibules dans la peau blanche. Puis je me laissai rouler et tomber sur le sol, tout simplement. Je me reçus sur l'herbe. Quoi qu'il arrive maintenant, je ne pouvais plus rien faire.

Les événements qui suivirent sont brouillés dans ma mémoire. J'entendis l'Homme s'écrier : « OUILLE ! » en se réveillant. Ses yeux se posèrent sur l'araignée accrochée à sa jambe. Celle-ci tomba à terre alors que l'Homme sautait sur ses pieds. Puis j'entendis le bruit que fit la botte de l'Homme en écrasant l'araignée : SCRONTCH !

Et croyez-moi, c'est le plus beau son que j'aie jamais entendu.

## Epilogue

Quelques jours plus tard, je fus invité dans la fourmière. Etre « invité » est nettement plus agréable qu'« enlevé ».

Lorsque j'atteignis les appartements royaux, je reconnus à peine l'endroit. Les fourmis n'avaient pas perdu leur temps. On n'aurait jamais cru que l'endroit avait été le théâtre d'un combat sanglant. Et des fourmis emplissaient l'espace, rang après rang, en colonnes bien ordonnées. Tous attendaient que la Reine parle.

« L'Ordre est revenu, déclara-t-elle. Le Nid est à nouveau un et indivisible... Je décrète la levée de toutes sanctions à l'encontre de ceux qui ont soutenu Krag. Ils se contentaient de faire leur devoir de fourmi en obéissant aux ordres.

- Tout est redevenu normal ? » demandai-je.

La Reine resta longtemps silencieuse avant de reprendre la parole :

« Je suis âgée... mais pas trop vieille pour apprendre, et ces derniers jours, j'ai beaucoup appris. (Elle embrassa du regard l'assemblée des fourmis.) Le sursaut d'individualisme n'est pas né que des produits chimiques de l'Homme. Il est venu de *nous-mêmes*. C'est la soif du pouvoir personnel de Krag qui a mené le Nid au bord du désastre. Mais...»

J'acquiesçai :

« Oui, mais. Qu'en est-il des Individualistes ?

- Les soi-disant Individualistes ont combattu aux côtés de mes gardes. Ils ont fait preuve de leur courage et leur loyauté. »

Je vis Léopold, au premier rang, se rengorger avec fierté. La Reine continua :

« Mais plus encore, ils nous ont prouvé que l'individualisme n'est pas toujours une mauvaise chose. En fait, il peut même être nécessaire. J'ai appris que parfois, en certaines occasions, il faut pouvoir penser par soi-même afin de mieux défendre le Nid. Nous sommes Un et Indivisibles, mais nous sommes aussi composés de nombreux éléments. Pour cette raison, j'ai décidé d'autoriser les Individualistes à poursuivre leurs... activités. Qui peut dire ce qui attend le Nid... mais, ensemble, nous trouverons le bon équilibre. »

La Reine se tourna vers Clarissa.

« Quant à cette jeune personne, son assistance fut précieuse, et sa récompense sera à la hauteur de ses mérites.

- Un instant, intervins-je. Quelle assistance ? »

Clarissa se tourna vers moi.

« Depuis le début, je travaillais pour la Reine, avoua-t-elle simplement. Tout ce que je vous ai dit quand nous étions accrochés à la toile de l'araignée était vrai. Tout sauf un détail : après avoir surpris Krag en train de discuter avec les guêpes, je suis bel et bien retournée au Nid pour rapporter ce que j'avais vu à la Reine. Comme nous ne savions pas combien de nos hommes choisiraient le parti de Krag, nous avons décidé d'attendre de voir ce qu'il en serait. Nous ne savions même pas si nous pouvions avoir confiance en *vous*. Mais avant que j'aie pu en apprendre davantage, je me suis fait capturer par les guêpes... »

Je secouai la tête et éclatai de rire. La Reine eut un sourire poli et me dit :

« Bien sûr, eu égard à vos services, monsieur Muldoon, vous recevrez le plus grand honneur de tous. Je vous décore de l'ordre du Nid. Vous allez devenir une fourmi honoraire.

- C'est très gentil, Votre majesté, répondis-je, mais je suis obligé de dire non. Je me contenterai d'être un vulgaire scarabée. »

La Reine respecta ma décision par un hochement de tête gracieux.

Je présume que mon histoire tire à sa fin, bien que tout ne soit pas vraiment terminé. D'après moi, aucun récit n'est complet tant qu'on ne sait pas ce qui est advenu de chaque protagoniste. Voilà donc :

- Léopold fut pressenti pour un haut poste administratif, mais il refusa. La dernière fois que j'entendis parler de lui, il tentait de fonder un atelier de théâtre et d'improvisation sur le patio.

Il faut que je me souviene d'éviter le coin.

- Clarissa a reçu une promotion, mais chante toujours trois soirs par semaine chez *Dixie's*. Elle remporte un grand succès : ces soirs-là, on refuse du monde.

- Et Jake ? Il est heureux comme une puce sur un saint-bernard. La Reine a mobilisé tout un bataillon pendant un mois pour qu'il cherche du sucre, qu'il le livre directement à Jake la Tremblote, mouche et héros.

- Velma a été nommée reporter en chef du Service d'informations du Jardin suite au rôle qu'elle a joué dans la rédaction de cette page d'histoire. Elle me dit qu'elle ne va pas pour autant se choper la grosse tête. Ben voyons.

- Après l'échec de leur Plan, les guêpes sont restées quelque temps sur le sentier de la guerre. D'après ce que j'ai entendu, la Reine est plus folle que jamais. Un jour, une guêpe a commis l'erreur de piquer le petit-fils de l'Homme de la Maison. En un tournemain, l'Homme s'est emparé d'un bidon et a aspergé le Nid d'insecticide. Il a fallu l'évacuer d'urgence. Depuis, les guêpes recherchent une nouvelle demeure, parmi plusieurs jardins en contrebas. Personne ne les regrettera.

Et qu'en est-il de moi ?

Eh bien, lorsque l'émotion retomba, je me sentis un peu vidé. Je savais que la paix était revenue mais pour combien de temps ? Je ne pouvais m'empêcher de me poser la question. Combien de temps avant qu'un autre insecte avide de pouvoir ne mette le Jardin à feu et à sang ? que quelqu'un d'autre ne veuille me manger ? Nous vivions dans un monde rempli de mâchoires avides, et j'en avais assez. Le Jardin me sortait par les yeux. Je pensais à partir m'installer ailleurs. Peut-être que tout était bel et bien plus facile dans la Prairie ?

L'idée me trottait dans la tête, mais je devais encore rester : j'avais quelque chose à faire. Maintenant ou jamais.

Je demandai à Velma de m'accompagner pour faire une promenade du côté des orties. Elle acquiesça, bien qu'étonnée.

« Que faites-vous là ? » me demanda-t-elle.

Pour un insecte, elle n'aimait pas trop le grand air.

« Un peu de patience », dis-je, et je désignai la tige où était accroché le cocon.

Nous n'eûmes pas à attendre bien longtemps. Un frisson parcourut la cosse du cocon qui avait été Billy la chenille. J'eus un sourire. J'avais gardé un œil sur mon ex-jeune ami pour m'assurer que tout se passerait bien. Maintenant, le temps était venu...

Une mince fissure fendit toute la longueur de la cosse, puis se mit à s'élargir. Finalement, deux antennes en sortirent. Suivies d'une tête – celle du papillon qu'était devenu Billy. La clarté du soleil lui fit cligner les yeux, puis il extirpa de sa gangue le reste de son corps.

Au premier coup d'œil, assis au bord de sa cosse, il n'avait rien de bien spectaculaire. Ses ailes étaient petites et poisseuses et pendaient, inertes, à ses côtés.

« Il est censé avoir cette apparence ? chuchota Velma.

- Bien sûr, répondis-je. Il faut que le sang circule dans ses veines. C'est comme ça que ses ailes prendront leur taille définitive. »

Et, alors même que je parlais, ses ailes grandissaient sous nos yeux.

« C'est magnifique », fit Velma émerveillée.

Je ne risquais pas de la contredire. C'était pour ça que j'étais resté.

Le papillon qu'était devenu Billy était d'une beauté à couper le souffle. Ses ailes étaient une explosion de couleurs – d'un rouge sanglant veiné de noir velours et piqueté de bleu cristallin. Impressionnant ! Il tourna la tête vers nous, mais ne fit pas mine de nous reconnaître. C'est un effet de la métamorphose : vous oubliez tout. C'est comme une renaissance.

Le papillon étendit ses ailes pour les faire sécher et durcir à la chaleur du soleil. Enfin, il les déploya et s'envola.

En le regardant virevolter, je ressentis une certaine fierté. J'avais contribué à la sécurité de Billy la chenille. J'étais partiellement responsable de cette beauté qui s'éloignait sous nos yeux, à Velma et à moi.

Et c'est là que je compris. Il fallait que je reste dans le Jardin. Je n'avais certes pas le plus

beau métier du monde, mais le Jardin avait besoin de quelqu'un comme moi. Quelqu'un qui fasse de son mieux pour protéger les petits gars tels que Billy. C'était aussi simple que ça : au milieu de ce monde de violence, il fallait un insecte qui ne soit pas violent. J'avais ma place entre ces parterres de fleurs.

Je me tournai vers Velma.

« J'ai faim, dis-je. Allons donc manger quelque chose. »

Vous connaissez les scarabées bousiers ? Ils mangent le crottin de cheval, qu'ils ramassent et roulent en boule avant de s'en repaître. Heureusement, je ne suis pas un bousier.

Alors que nous nous éloignons, Velma dit :

« Hé, vous ne m'avez jamais expliqué pourquoi on vous appelle Bug.

- Velma, répondis-je, c'est une longue histoire. Allons donc boire un verre chez *Dixie's*, vous et moi, et je vous raconterai tout... »